

ALAIN WAGNEUR

Des milliers
de places vides

récit

ACTES SUD

*Pour Lucienne,
pour René, mes parents.*

Longtemps j'ai pensé que tant qu'il serait vivant, je ne pourrais rien écrire qui me soit personnel. Je me suis raconté des histoires, j'ai écrit des fictions policières avec des flics, de grands bandits, des délinquants financiers, des politiciens corrompus. Je décrivais un milieu et des gens qui me sont inconnus.

Parler de moi, écrire un livre sur ce qui m'est familier, sur mes proches, ceux que j'aime ou que j'ai aimés me semblait impudique. Je risquais d'avoir à répondre à ses questions. Je craignais de le choquer, de l'émouvoir aussi.

Lui et moi n'aimions pas l'intimité.

Il y a de cela longtemps, alors qu'il était malade, il m'avait raconté un événement de sa jeunesse, une histoire d'amour. Cela nous avait rapprochés l'instant d'une connivence mais je garde de ce moment un souvenir gêné. Cette confidence était une faiblesse de sa part, un instant d'égarement, et je ne l'aimais pas faible.

Ce mardi matin de janvier, alors que j'étais en réunion avec des collègues, mon portable a vibré : "Numéro masqué". Masqué peut-être, mais je savais bien qui m'appelait.

La veille, avec ma mère, ma compagne et ma fille, nous étions allés à l'hôpital de Sens, dans le service de réanimation. Il y avait été admis le matin même, victime d'une brusque détérioration de son état de santé survenue après trois mois de troubles et de malaises cardiaques. Dans l'après-midi, il était entré en coma, un coma profond, et l'homme que nous avons vu, dans cette chambre de réanimation, n'était déjà plus parmi nous.

J'ai quitté la réunion de directeurs pour répondre au téléphone. La chef du service m'a expliqué que la nuit s'était bien passée, qu'il avait semblé bien réagir au traitement mais que là, soudain, son état s'était encore détérioré pour atteindre la mort cérébrale.

Je lui ai répondu que j'arrivais. Elle m'a dit que pour le moment, il était toujours branché, le cœur battait, il respirait, qu'elle pouvait le maintenir encore un peu dans cette forme d'existence, jusqu'à mon arrivée, si je le voulais.

Je lui ai répondu que ce n'était pas utile, pas la peine. Drôles de mots en l'occurrence. Pas la peine, puisque mon père était mort.

I

MÉMORIAL

Au début du mois de janvier 2012, j'ai suivi un stage intitulé "Histoire et commémoration de la Shoah dans les écoles élémentaires" organisé par l'académie de Paris à l'attention des directeurs d'école. Le premier rendez-vous était au Mémorial de la Shoah, dans le 4^e arrondissement.

C'était un après-midi d'hiver parisien. Il ne faisait pas beau, ne pleuvait pas non plus, c'était gris. Mais les jours rallongeaient et nous allions vers les beaux jours.

J'étais heureux de sortir de l'école pour quelques heures. J'allais retrouver des collègues dont certains sont des amis, et cela dans un lieu que je connaissais pour être quelquefois passé devant mais que je n'avais jamais visité. Si tant est que l'on "visite" le Mémorial de la Shoah.

J'étais d'autant plus heureux que le thème de ce stage de formation (de bien grands mots pour cinq après-midi étalés sur quatre mois) répondait en partie à mon intérêt pour l'histoire de l'École (l'institution) et l'histoire des écoles (les lieux et bâtiments qui dans chaque quartier accueillent des enfants), un intérêt que partagent bien peu de gens, à commencer par les enseignants.

J'ai été l'élève d'une école normale d'instituteurs. C'était à la fin des années 1970, à Étioles, dans l'Essonne. Durant mes deux années de formation, je ne me souviens pas d'avoir eu de cours sur l'histoire de l'École. J'ai eu à lire et commenter quelques pages de Rousseau, d'Alain, de Bachelard (la catharsis des erreurs initiales), du Piaget aussi, c'était la grande époque de Piaget, mais rien sur l'histoire de l'institution dont j'allais devenir le fonctionnaire.

Quelques profs militants se référaient aux grands mouvements pédagogiques : Montessori, Decroly, Freinet. Mais personne ne m'a enseigné les lois qui ont fondé l'école publique française, personne n'a évoqué les instituteurs de la III^e République, ces fameux "hussards noirs" chers à Péguy. Avec mes copains, nous nous en fichions. Nous avions en tête bien autre chose. Bien sûr, l'école et la pédagogie nous intéressaient mais c'était plus du point de vue idéologique et politique que du point de vue historique. Nous nous demandions comment l'école pouvait être émancipatrice, en quoi elle pouvait aider les travailleurs et leurs enfants à prendre en main leur destinée, à prendre du pouvoir sinon le pouvoir. Il faut dire que c'était à peine dix ans après Mai 1968. Dix ans, l'âge d'un élève de cours moyen !

L'histoire de l'École en France, les différentes pensées pédagogiques mais aussi les mouvements d'éducation populaire, les Œuvres laïques, l'histoire du syndicalisme enseignant et des mouvements coopératifs, rien de ce qui constitue une culture professionnelle ne nous a été transmis. Je ne suis pas sûr que ce le soit davantage aujourd'hui.

Quant aux bâtiments dans lesquels maîtres et élèves viennent chaque jour travailler, qui les regarde,

qui s’y intéresse ? Pourtant, par leur nom (Jules Ferry, Ferdinand Buisson, Victor Hugo mais aussi Youri Gagarine, Nelson Mandela...) et par leur style architectural, les “maisons d’école” sont des monuments historiques. Elles témoignent des engagements politiques des municipalités qui les ont fait construire. Avec leur cour, leur préau parfois décoré de fresques, le logement réservé à l’instituteur, avec les symboles affichés (les armoiries de la ville, le drapeau national et la devise républicaine), les bâtiments scolaires illustrent l’histoire de la République. Au centre du village, au cœur du quartier, l’école communale rend compte de la lutte du peuple pour le droit à l’instruction. Elle prouve aussi la nécessité bien comprise par la bourgeoisie de disposer d’un prolétariat discipliné, élevé dans les préceptes de la morale bourgeoise et capable de lire et d’exécuter des instructions écrites.

On ne s’intéresse pas davantage aux anciens élèves. Pourtant, depuis bientôt deux siècles, chaque personnage illustre a été élève. Enseignant, j’ai surveillé des cours de récréation dans lesquelles les jeunes Charles de Gaulle, Henri Krasucki, Georges Perec, Guy Môquet avaient joué. Dans la plupart de ces écoles (sauf à Paris depuis peu), les enseignants ont à leur disposition un document historique de premier intérêt : les registres d’inscription des élèves. Très peu s’y intéressent.

J’avais tout cela en tête, cet après-midi de janvier, en marchant dans les rues du Marais, passant devant des bâtiments historiques tellement réhabilités qu’ils en ont perdu leur passé. Les vitrines des magasins présentaient des produits “arty”, “trendy”, “cosy” ou encore “casual” destinés à une clientèle à très fort pouvoir d’achat. J’en aurais presque oublié

que ce quartier avait été un quartier populaire habité par des immigrés fuyant la misère et les persécutions antisémites. Ces gens vivaient et travaillaient dans des hôtels particuliers délabrés dont les appartements avaient été découpés en logements étriqués, sans confort. Les communs et les écuries avaient été transformés en ateliers. Beaucoup de leurs habitants avaient été déportés.

La politique de restauration initiée par André Malraux a fait de cet arrondissement situé au cœur de Paris l'un des quartiers les plus prisés de la capitale, un quartier où le prix du mètre carré atteint des sommets inaccessibles au commun des vivants. Plus rien n'évoquait le passé dramatique de ces rues et de ces cours pavées à présent égayées par des jardinières aux arbustes toujours verts. Rien sinon, sur les murs des écoles, ces plaques qui rappelaient qu'entre 1940 et 1944 des élèves avaient été raflés et tués parce qu'ils étaient nés juifs.

J'ai franchi l'entrée du Mémorial en répondant aux demandes des agents de sécurité. J'ai vidé mes poches et le contenu de mon cartable a été scanné. Je suis passé sous le portail de détection. Oui, j'étais attendu. Je participais au stage de formation destiné aux directeurs d'école.

J'ai suivi les indications, pris un ascenseur et je me suis retrouvé dans une salle de réunion, accueilli par une odeur de café et les bavardages d'une vingtaine de personnes, mes collègues.

Il y avait un inspecteur que j'ai reconnu et, à ses côtés, deux personnes que je ne connaissais pas : une femme dans la trentaine, au visage rond et agréable, à la chevelure très noire et bouclée, et puis un homme plus âgé, grisonnant. J'ai supposé qu'ils

appartenaient à l'institution qui nous recevait dans ses murs.

Les discussions se sont poursuivies le temps de vider les gobelets de café, de grignoter un gâteau sec puis, le quart d'heure de retard habituel s'étant écoulé, l'inspecteur a ouvert la séance. Il s'est présenté, a présenté les deux personnes qui l'encadraient, à sa droite Barbara M. du service pédagogique du Mémorial, à sa gauche Philippe B., un historien spécialiste de la diaspora juive. Il les a remerciés pour leur accueil puis il nous a demandé de nous présenter et de dire si dans nos écoles il y avait une plaque rappelant la déportation des enfants juifs, de dire si nous organisions avec les élèves une cérémonie commémorative.

Le tour de table a commencé. La plupart d'entre nous venaient d'écoles situées dans les arrondissements de l'Est parisien, ces arrondissements qui ont accueilli durant deux siècles les vagues d'immigrants successives. D'abord, des provinciaux qui débarquaient des ports fluviaux de Saint-Paul et Saint-Gervais, puis des familles d'Europe centrale qui descendaient des trains de la gare de l'Est, ou du Nord, enfin des Nord-Africains, des Asiatiques, des Tamouls... Tous s'étaient installés dans ces arrondissements populaires et industriels, antichambre de la ville lumière, sas intégrateur où leurs enfants avaient appris la France auprès d'enseignants pas toujours amènes.

Né dans la vallée d'Aoste, c'est dans la proche banlieue Est que mon arrière-grand-père paternel avait posé sa misère, à Montreuil-sous-Bois, très près des Ritals décrits par François Cavanna.

Quand est venu mon tour, j'ai expliqué que dans mon école il n'y avait pas une mais quatre plaques

commémoratives. Dans l'escalier dit "escalier d'honneur", une stèle de marbre blanc posée par l'Amicale Béranger honore le nom des 35 anciens élèves et instituteurs morts pour la France durant la Première Guerre mondiale. Elle a été complétée, après 1945, par 14 autres noms. Dans la salle polyvalente, on se souvient grâce à une inscription aux lettres dorées d'un certain Louis Langlois et de son legs en faveur des élèves "les plus respectueux envers leurs parents et leur maître".

Dans le vestibule, entre le buste de Marianne et le portrait du président de la République, à proximité de la Déclaration universelle des droits de l'homme, une plaque du patronage laïque est posée en souvenir des élèves du cours professionnel morts pour la patrie. Enfin, une plaque en marbre noir rappelle que, "arrêtés par la police du gouvernement de Vichy, complice de l'occupant nazi, plus de 11 000 enfants furent déportés de France de 1942 à 1944 et assassinés à Auschwitz parce qu'ils étaient nés juifs. Plus de 500 d'entre eux vivaient dans le 3^e arrondissement, parmi eux les élèves et anciens élèves de cette école de garçons". Suit une liste de 29 enfants : Albert, Adolphe, Jacques, Joseph, Maurice... Le plus jeune avait six ans, le plus âgé dix-sept.

J'ai dit aussi que je réunissais les élèves de CM2 aux alentours du 11 novembre et du 27 janvier (date de la libération d'Auschwitz) pour une brève cérémonie.

Le tour de table s'est poursuivi. Mon collègue et ami Thierry Hattu s'est présenté. L'école dont il est le directeur, rue des Hospitalières-Saint-Gervais, semblait bien connue des gens du Mémorial et de l'inspecteur. Située en plein cœur du Marais, près de la rue des Rosiers, elle a sur ses murs une plaque

commémorative avec 260 noms gravés, 260 filles et garçons, élèves et anciens élèves déportés.

Thierry Hattu a précisé qu'à la rentrée de 1942, à l'école de garçons, il n'y avait plus que quatre élèves.

La responsable du service pédagogique a rappelé que c'était Joseph Migneret qui était le directeur de l'école de garçons. L'inspecteur a ajouté que c'était un résistant qui avait sauvé beaucoup d'enfants juifs. Il avait d'ailleurs été déclaré Juste parmi les nations en 1990.